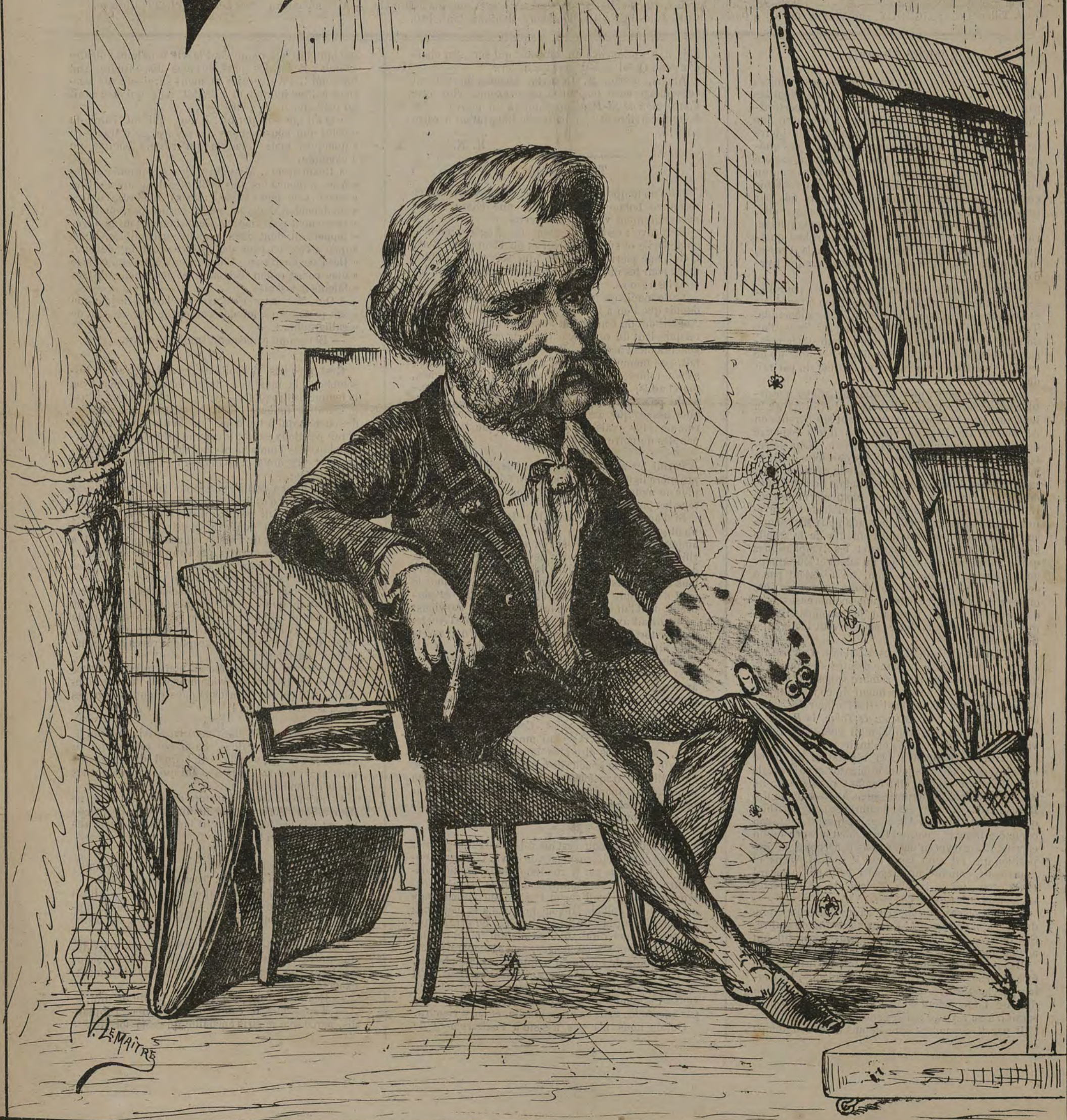


N^o 94 15 centimes

LE RASOIR



AUGUSTE CHAUVIN
Directeur de l'académie des beaux-arts de Liège.

Rédacteur en chef :

H. NOR.

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

6 AVRIL 1873

Cinquième année.

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

PARAISANT TOUTS LES QUINZE JOURS.

Dessinateur-Propriétaire

VICTOR LEMAITRE.

Bureaux :

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

Abonnement :

Belgique, Un an, francocr. 4,50.
Etranger, Port en sus.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemoultier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue de l'Écuyer, 3bis; chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU, 42, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Anvers, chez DUMONT, Kiosque, Place Verte. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Verviers, chez BECK-DRESSEN, rue de l'Harmonie. — A Spa, Kiosque, Place Royale. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire. — A Tilleur, chez RICHOUX, rue Vinave, 66. — A Paris, chez M. Jules BENARD, boulevard Ménémontant, 120.

Auguste Chauvin.

Laissant de côté, pour aujourd'hui, les premiers rôles ou les jocrisses de la politique et les célébrités passagères de hasard, nous publions le portrait-charge d'un véritable artiste qui a su conquérir une renommée saine et durable, abandonnant la gloire tapageuse et les réclames retentissantes à ces quémandeurs qui vont faire leur dévotion à Sainte Célébrité dans les bureaux de journaux et qui, en fait d'art, n'apprécient réellement que celui d'obtenir des journalistes d'être appelés, plusieurs fois par semaine, éminent maître ou artiste incomparable.

A. CHAUVIN n'est pas une de ces réputations en ruolz, un de ces talents minces qui ne brillent quelque temps que grâce aux réclames de la Presse, mais que la postérité n'inscrira jamais sur son livre d'or.

Nous ne sommes pas assez compétents pour discuter pendant plusieurs alinéas, d'une façon docte et savante sur les divers mérites de l'école allemande. Toutefois, si l'on juge de l'arbre par ses fruits, l'on doit reconnaître à cette école une incontestable puissance puisqu'elle peut revendiquer, comme un de ses fils, un artiste de la valeur de l'auteur du portrait de Lacordaire.

Dès l'adolescence, une vocation artistique irrésistible se déclara chez A. CHAUVIN qui avait quitté la Belgique, jeune encore, accompagnant ses parents en Allemagne. Dès l'âge de vingt ans, il jeta l'équerre de l'architecte pour prendre le pinceau. Nous ne retracerons pas les difficultés et les obstacles qu'il eut à surmonter au début de sa nouvelle carrière. Qu'il vous suffise de savoir que le Pactole ne s'était pas détourné pour passer par son escarcelle et que ses rêveries d'artiste formaient le plus clair de ses revenus. C'est à la rude touche de madame la Misère que se reconnaissent les véritables enfants de la grande famille de l'Art. Les malingres et les lymphatiques qui ont pris leurs désirs pour du talent et leur amour de la gloire pour une vocation, ne résistent pas à cette robuste étreinte et abandonnent une carrière où les roses sont rares et les épines nombreuses, pendant que les autres, narguant joyeusement l'ennemie, fortifiés par la lutte, poursuivent leur route, fiers et résolus.

A. CHAUVIN était un de ses derniers. La crise fut courte cependant, car le jeune peintre s'affirma bientôt par des productions remarquables et remarquables. Dusseldorf eut la primeur de ce jeune talent qui s'imposa tout d'abord à l'attention par des toiles d'un mérite réel. Les *Adieux de Tobie*, la *Prière de Moïse*, le *Fauconnier*, firent bientôt émerger A. CHAUVIN de la foule des peintres ordinaires.

A partir de ce moment, la réputation du jeune artiste s'accrut tous les jours et bientôt sa ville natale tâchait de ramener à elle l'enfant prodigue en lui offrant une place de professeur à l'Académie des Beaux-Arts. Malgré les nombreuses sympathies qu'il s'était attirées en Allemagne par son talent, son caractère franc et ouvert et l'aimable tournure de son esprit, A. CHAUVIN n'hésita pas à accepter la proposition qui lui était faite, car il était Liégeois et nourrissait, comme tout Liégeois, exilé par le hasard et les nécessités de la vie, l'espoir de se retrouver un jour parmi ses concitoyens.

Il serait oiseux de rappeler ici les différentes productions qui ont élevé A. CHAUVIN au rang de maître. Ses œuvres, que nous connaissons tous, lui ont acquis une notoriété qui a passé la frontière.

Depuis quelque temps, cependant, l'artiste semble être absorbé par le directeur de l'Académie, les couleurs sèchent sur sa palette et son pinceau semble délaissé. Le feu sacré serait-il éteint et l'artiste penserait-il à se reposer sur ses succès ?

Il paraît cependant que depuis assez longtemps

déjà il a commencé un tableau qui sera son chef-d'œuvre. Qu'attend-il pour l'achever ?

Allons, alerte, M. CHAUVIN, secouez bravement cette dangereuse torpeur et montrez-nous vite cette *Conversion de St-Paul* qui donnera un nouvel éclat à votre carrière et une nouvelle illustration à votre pays.

H. N.

Tous grands.

Il fut un temps, où pour être reçue à bras ouverts, et reconnue bonne sans conteste, une chose devait nécessairement venir d'Angleterre.

Bien savoir ce que faisaient les Anglais, était le guide facile et sûr du tailleur et de l'homme d'Etat. C'était une pierre de touche qui servait infailliblement pour les institutions politiques comme pour les simples rasoirs.

Cette manie est tombée quelque peu en désuétude, depuis que l'on a bien voulu s'apercevoir que si les Anglais ont du bon, ils ont aussi pas mal de mauvais, ce qui vient du reste à l'appui de cette proposition généralement acceptée : Dans ce monde, rien de parfait, pas même l'Anglais. Mais que les fils d'Albion soient raides, secs, orgueilleux, positifs, gourmés, marchands, et rien que marchands, cela ne les empêche pas d'avoir ou plutôt de ne pas avoir quelques usages qui me les feront toujours considérer comme plus vrais et plus dignes que les autres peuples de notre vieille Europe.

Parmi les usages qu'ils n'ont pas, il faut citer en première ligne celui qui nous fait faire des discours plus ou moins éloquents sur les tombes qui s'ouvrent tous les jours.

Si l'on ne faisait qu'exalter les hommes vraiment grands par leurs talents, leurs vertus, leur amour du bien public ; si l'on ne songeait qu'à glorifier l'accomplissement du devoir, l'abnégation et la dignité de soi-même ; si on laissait partir incognito tous ces grands hommes en papier mâché dont le fond n'a été que versatilité, égoïsme, avidité et platitude, dont l'unique phare fut ce seul mot : Parviens ! — on dirait avec d'autant plus de raison que l'Angleterre a tort, que les discours seraient d'une rareté telle, qu'ils ne fatigueraient guère l'attention.

Mais il n'en est pas ainsi et cet usage émollient s'est répandu jusque dans les plus petites villes avec une déplorable facilité. Quand le moindre fonctionnaire passe maintenant de vie à trépas, les robinets d'éloquence s'ouvrent démesurément en menaçant de ne s'arrêter point. Ces discours, qui ne trompent personne, mais qui ennuient tout le monde, sont, cela va sans dire plus laudatifs encore qu'une cantate. Dans la bouche de ces discoureurs funèbres, la nullité se transforme en modestie, la sottise en bonhomie, la morgue et l'orgueil en dignité, et pour peu que le défunt ait acheté deux ou trois vieilles enseignes, on pleure un « ami des arts. »

Le moindre paltoquet est hissé de force sur le pavois. Les plus petites circonstances de sa vie sont agrémentées de louanges par le rossignol de la dernière demeure, qui se pème d'admiration toutes les secondes. Il ne vous fait grâce d'aucun détail, d'aucune action de son mort. Il l'épluche. Il vous le prend à sa naissance et ne le lâche plus qu'il ne soit bien enterré. Pour un peu, il vous dirait que le défunt, étant enfant, ne salissait jamais ses langes, que sa nourrice était très-contente de lui, qu'il supporta, sans pleurer, avec un courage stoïque, une bosse au front qu'il se fit le 15 mai 18... à huit heures trois quarts, en voulant atteindre un bocal de confitures. On n'en est pas encore là, mais on en approche, et on y viendra. Qui de nous n'a pas assisté à l'enterrement de

quelque brave homme dont la vie banale et vulgaire semblait défier les plus enragés discoureurs. Ah ! bien oui !... Au dernier moment surgissait un monsieur à l'œil humide et à l'habit noir qui exécutait un petit solo de ce genre :

« Qu'il me soit permis, à moi, qui fut l'ami du » celui que nous venons de perdre, de retracer en » quelques mots une vie qui restera comme un » exemple.

« Chamoureux, Messieurs, dès ses premières années, annonça les plus brillantes dispositions. Une » scène trop peu vaste, que sa modestie outrée » lui défendait d'élargir, ne lui permit pas, malheureusement pour nous, de leur donner tout le développement dont elles étaient susceptibles. De ce » qu'il a été, on peut déduire ce qu'il fut devenu. » Dès l'âge de dix ans, Chamoureux obtint au collège » une consécration éclatante et solennelle de ses » talents naissants.

« Oui, Messieurs, c'est avec des larmes de joie que » ses professeurs lui décernèrent le 3^{me} accessit de » calligraphie... »

— Et comme ça pendant trente minutes.

C'est une chose désopilante de voir quel air de ressemblance la mort vous donne immédiatement avec la femme de Croquefer — vous avez toutes les vertus.

L'orateur funèbre, dont la pensée exclusive est de louer et qui a toujours l'air de dire : On ne trouverait pas deux gaillards comme celui-là, tombe parfois dans des étonnements qui doivent plaire médiocrement aux amis et connaissances qui assistent à la petite fête.

Si le défunt a occupé un emploi quelconque, sans passer en cour d'assises, le ténor de cimetière entonne sa cavatine et fait réapparaître, dans son discours, toujours avec un nouveau plaisir, « l'intégrité de l'homme éminent que nous venons de perdre. » Il a positivement l'air surpris que l'on puisse remplir un emploi sans devenir un filou, et c'est avec des larmes dans la voix qu'il dit à peu près :

Nous serons à jamais inconsolables de la perte d'un homme que l'on n'a jamais pris la main dans le sac, et ce m'est bien une douce joie dans ces instants pénibles d'avoir à glorifier un monsieur qui fut intègre. C'est là une de ces exceptions rares que je me plais à constater.

Vous voyez d'ici la tête de ceux qui écoutent ce monologue. Ils doivent évidemment se dire intérieurement : Ah ! ça, cet Olibrius là nous prend-il pour des forbans sans foi ni loi !

Le comte de X*** étant mort très-riche, on lui fit de splendides funérailles. Sa naïve moitié qui vit defiler le cortège, s'écria : Ah ! quel dommage que mon mari ne soit pas là, lui qui aimait tant les belles cérémonies !...

De même, après beaucoup de ces discours, ne pourrait-on s'écrier : Quel dommage que Polycarpe ne soit pas là, lui qui aurait tant aimé à avoir une bonne réputation !...

A quelles causes attribuer ces éloges écoeurants : Qui traitent du même air, l'honnête homme et le fat.

Veut-on établir l'admiration mutuelle ? — Il est tout-à-fait impossible, même à l'être le moins sceptique, de croire que les discoureurs soient de bonne foi.

Seraient-ils par hasard de l'école de cet individu, qui après l'audition d'une ouverture aussi longue qu'ennuyeuse, se livrait à des applaudissements exagérés.

— Comment, tu applaudis cela, lui dit un ami.
— J'applaudis, fit l'autre tranquillement, j'applaudis, parce que je suis enchanté que cela soit fini.

Eux aussi, applaudissent-ils, parce que leur homme est fini ? C'est à croire, en voyant quels êtres ils ne rougissent pas parfois d'encenser.

* *

Dans les temps primitifs, il était un pays — n'était-ce pas l'Égypte ? — où un homme se détachait aussi de la foule, et s'avancait vers le tombeau.

Là, calme et inflexible comme la Justice, il retraçait, inexorable, les actions lâches, serviles et déshonorantes du mort.

Si c'était un puissant, il arrachait sans pitié le prestige qui l'avait entouré pendant sa vie, il le dépouillait de tout son clinquant, de tous ses oripeaux ; sans autre respect que celui de la vérité, il faisait voir l'HOMME avec toutes ses petites et ses lâchetés, les abus de sa puissance et les folies de son orgueil, le mal qu'il avait commis, le bien qu'il n'avait pas voulu faire.

Les assistants en retiraient un enseignement et chacun se disait :

— Je ferai mieux.

Ces gens là étaient à peu près sauvages. Nous autres civilisés, nous avons changé tout cela. Nous lançons, à jet continu, les éloges frelatés sur chaque tombe qui s'ouvre.

Paillasses politiques, fanatiques idiots, nullités vaniteuses, sont déclarés — sans rire — grands hommes !...

Grands hommes !... N'est-ce pas depuis que l'on en découvre tant, qu'il y en a si peu ?...

H. NOR,

Banquet communal.

Les journaux dits sérieux se sont bornés à reproduire les Discours de plusieurs kilomètres de longueur et d'une outrecuidance superbe qui revirent le jour à cette intéressante fête de famille, où règne, comme de tradition, la plus municipale cordialité.

Ce n'est là cependant que la mise en scène obligée de tout banquet qui pose pour le public : on voit bien comment ils débutent, on ne nous dit pas comme ils finissent. Notre reporter pourrait en savoir quelque chose, lui qui était de la noce ; mais le polisson s'est boissonné comme les autres. Ce qu'il en rapporte est donc suspect, à l'exception toutefois de quelques épaves du dessert qu'il a sauvées du naufrage et nous a généreusement offertes. Ces réserves étant faites, sautons à pieds joints dans l'hôtel-de-ville.

Ce qu'on voit d'abord, ou plutôt ce qu'on ne voit plus, c'est la musique des pompiers qui a eu le tort de se rafraîchir trop fréquemment, bien que le chimiste Regnier-Malherbe lui eût enseigné que les liquides sont des agents de dissolution. Elle ne se compose plus pour le moment que d'un orgue de Barbarie racolé dans le voisinage et d'un trombone resté fidèle au poste. Chaque fois qu'il se produit du brouhaha dans l'assistance, l'orgue, saisi d'enthousiasme, exhume de ses flancs une *Brabançonne* déchirante et le trombone pousse d'énergiques prout, prout.

C'est l'heure où l'on entame le fromage, où, par conséquent, les propos sont salés. Pendant que les dames s'éclipsent discrètement, les hommes s'empresent de dégainer leurs étuis à cigares. Les groupes se forment selon leur affinité naturelle ou leur degré d'ébriété.

C'est d'abord... rumeur légère dans le coin solitaire où repose l'infortuné Hanssens, victime prématurée de l'intempérance. Les loustics du lieu n'ont pas manqué l'occasion d'exercer leur talent ; quelques fauteuils alentour, un vieux tapis jeté par dessus, le dérobent aux regards des vivants. De ce catafalque improvisé, s'échappe un ronflement funèbre, entrecoupé de hoquets de fâcheux augure, près de là, De Moor chante quelque chose en sourdine... ce ne peut être qu'un chant de mort.

Voici maintenant Warnant, au regard effrayant, pérorant, gesticulant avec des mouvements de bras qui remettent en mémoire feu le télégraphe aérien. Il se peut qu'il ait le vin tendre, mais pas celui de la dernière heure qui tape sur ses nerfs et le fait grincer les dents comme un damné. Il est en train de broyer et de mâcher son troisième verre, bien sûr c'est le remords qui le met dans cet état-là.

Jetons un rapide coup d'œil dans la salle et admirons le pétulant Magis qui enlace Berard par la taille et lui fait une déclaration d'amour ; Corman, le sentencieux, dégustant tous les vins en contemplant le plafond d'un air inspiré. Considérons Fraigneux, qui considère toutes ces choses et d'autres encore, avec des regards de poisson cuit et à travers des lunettes dont le verre est absent ; puis passons à un dernier exercice... Un tour de société, exécuté par Verdin, lequel manœuvre, avec grâce une assiette préparée dont le revers doit révéler quelque traitre enduit,

car déjà le complaisant d'en face a la figure toute barbouillée de noir. Nous venons de voir ce qui se passe, écoutons de ci là ce qui se dit.

M. Attout-Frans (parlant à Ziane.) — Ce gueux de Warnant est-il ferré sur la rhétorique ! Trouvez-moi son pareil pour la harangue !

M. Ziane. — Vous êtes de la bonne année, souffrez que je vous le dise, mon cœur d'Attout, quand vous voudrez venir à mon école, je vous enseignerai l'art de remettre à neuf les vieux discours et les vieux décors. Ce que j'envie à Warnant, c'est son flegme imperturbable : Parler à Piercot de libéralisme, de fidélité aux principes et ne pas pouffer de rire... C'est audacieux !

M. Attout-Frans. — Moi, ce qui m'intrigue le plus, c'est le speech aux dames entrepris par Graindorge... l'immaculé Graindorge !

M. Ziane. — Je soupçonne ce jeune calculateur de visées matrimoniales... Il est de fait que la besogne qui lui a été dévolue rentrait dans mes attributions. (En ce moment une voix de lutrin formidable détonne sur les têtes et laisse tout le monde interdit. C'est Fraigneux qui s'ennuie et qui chante pour se distraire.)

Voiev savu inn brav' mähon
N'a qu'allé à mon Cantillon ;
N'a là treu jönn è fées
Tott gollottées comme les pavions
Qui volait so l's'ourttées. (bis).

Voix nombreuses. — Horreur, respectez nos jeunes oreilles.

(Tumulte, que la musique interprète à sa manière, car aussitôt l'orgue de Barbarie tourne bravement la *Brabançonne*, le trombone décoche de majestueux prout, prout.)

M. Fraigneux, (lorsque la musique a cessé.) — Im' semble qu'on peut bien risquer une crâs, nous ne sommes ni hommes ni femmes... tous conseillers.

M. Dehasse, (après avoir frappé sur son verre) — Messieurs, j'éprouve un petit besoin...

Voix nombreuses. — Oh ! ho ! sous la table alors... sous la table...

M. Dehasse. — La langue m'a fourché ; je voulais dire que j'éprouve le besoin de faire un petit discours.

Plusieurs conseillers. — Eh ! nous donc !! nous en avons par douzaines qui sont restés sans placement.

M. Dehasse — Messieurs, je serais ravi, *ravissimus captivarum*, si je pouvais captiver de nouveau votre attention, après les captivités répétées...

Les mêmes. — Non, plus de discours, plutôt Fraigneux ; allez donc la musique !

(L'orgue recommence à geindre la *Brabançonne*, les prout prout du trombone deviennent mélancoliques. A peine le silence rétabli, Fraigneux beugle son deuxième couplet.)

L'homme di là c'es't'on foir brave homme
Mais l'feumm fait toti l'mouf où l' trogne,
Comme on pourçai qui magne inn seür pomme
Ou n'égealée cromptir.
Mais quand vo hoyez vos marones,
Gniaf, gniaf, gniaf, vo l'fé rire. (bis.)

Plusieurs conseillers. — Assez comme ça ! pour Dieu, taisons-nous, ou bien, chantons tous ensemble.

M. Magis. — Ça, c'est une idée, je propose un cramignon, plusieurs cramignons, ça va-t-il ?

(Tous les convives acquiescent. Ils se lèvent et sortent, musique en tête, en se tenant par la main, Quelques retardataires, prétextant un oubli, passent rapidement en revue les plats qui sont sur la table et repartent désappointés.)

La salle, tout à l'heure si vivante, se fait morne et désolée. Du dehors on perçoit à peine l'écho lointain d'un refrain populaire, qu'accentue le mugissement du trombone.

Au dedans rien ne trouble le silence qu'un râle solennel, strident et cadencé comme celui d'une scie gigantesque qui mord dans un tronc d'arbre !!!

Pauvre Hanssens, on t'oublie !!
Dors en paix, mon brave, dans ta niche funéraire !
Que le bourgogne te soit léger !

MALBONNI.

Grelots.

Un paysan ayant été au chef-lieu pour affaires, avait entendu un républicain prononcer un discours. En rentrant chez lui, il essaya de raconter à sa femme ce qu'il avait entendu.

— Oui, dit-il, ce monsieur a dit comme ça que la plus grande plaie de l'empire avait été la *plai...* biscite.

— Je trouve que les hommes sont des melons ! disait une dame.

— Vous oubliez que vous êtes formée d'une de nos côtes, madame, répondit un monsieur.

L'avocat général. — Le public sait depuis longtemps que les bombes assassines sortent de chez Lepet.

C'est déjà quelque chose, mais Lepet, d'où sort-il ?

Décidément les affaires reprennent. L'on voit sur tous les murs des affiches écrites à la main où l'on demande des travailleurs. Je les ai lues et j'en ai trouvé de drôles. Jugez en :

— A la porte d'un fleuriste, on lit :

« Ici, l'on demande des ouvrières pour découper les feuilles de vigne. »

Si c'est sur mesure, je la trouve raide.

— Rue St-Denis, est apposé un écriteau qui dit :

« On demande des monteuses au quatrième. »

Voilà un métier pour lequel il suffit d'avoir des jambes.

— Autre :

« Incessamment, ouverture du tripier. »

Le tripier, incessamment, nous montrera ses tripes.

On lit à la quatrième page d'un journal sérieux :

« Les journaux sérieux me font toujours rire. »

« Guide de l'arithmétique, chez l'auteur, rue Cul. Sainte-Catherine, 12. »

Voilà un singulier nom de rue tout de même ! Cette rue ne doit être qu'une impasse.

Les cochers redeviennent d'une insolence rare.

L'autre soir j'avise un des messieurs et je lui crie :

— Cocher, êtes-vous libre ?

Voici la réponse :

— Oui... dans mes expressions... espèce de mufle !

Dire qu'il n'y a qu'un Dieu dans le ciel, et que dans le ciel de certains lits il y a tant de punaises.

En écrivant ces grelots, je suis en nage, ce qui prouve que l'on peut en même temps avoir chaud et grelotter.

TRIBOULET.

Mot carré par Malbonni.

Tout bon Mahometan déniche mon deuxième, Quand lisant le prophète il le trouve sensé ; Pour obtenir justice il court chez mon troisième, Si par quelque voisin il se croit offensé.

Epoux ne soit mon quatrième
Quand l'un des deux, douleur extrême
Apprend à n'en pouvoir douter
Qu'il est bel et bien mon premier.

Le premier devineur du mot carré ci-dessus, recevra, comme prime, la partition des *Chevaliers de Tolède*, de Jos. Michel, qui doit paraître cette semaine. Ne seront valables que les réponses qui nous seront expédiées par la poste.

Solution du dernier mot carré.

U S E
S O T
E T U

Quand mon premier prend le grand R. Quatre réponses exactes nous sont parvenues dans l'ordre suivant :

La première, signé : Carafon, dimanche soir. — La deuxième, D., lundi. — La troisième, un homme de chiffres, idem. — La quatrième, Edmond, d'Anvers, idem.

Le vainqueur peut réclamer la prime qui lui est due, à partir de la semaine prochaine.

ANNONCES.

LOTÉRIE DE 4 TABLEAUX

DE M. LEMAITRE, PÈRE.

Numéros gagnants : 289, 278, 207, 230.

J. LE ROUSSEAU

Horloger-Bijoutier,

(BREVETÉ)

rue Sur-Meuse, 43, en face du Pont-des-Arches.

MONTRES, PENDULES, HORLOGES,

CHAINES ET BIJOUTERIES.

Vente, échange et réparations.

H. PIRE

MARCHANT-TAILLEUR,

demeure actuellement rue de la Casquette, 95.

Imp. et lith. de J. Daxhelet, Pass. Lemonnier, 12.

ON FERME!



- voilà le théâtre qui va fermer, où iras-tu chère amie?
- ou mon guide ne toiera, pardon j'en perds la tête, ou mon étoile me guidera.



- moi, vois-tu, j'irai à Spa, mon mari n'aime pas les bois et je serai libre... de lui en mettre.



- je ne suis pas fâché que le théâtre finisse, ma femme avait trop de plaisir à causer avec cet officier des Guides.
- et la mienne donc? Si ce n'est pas embêtant de payer des contributions pour entretenir des gaillards comme ça.



- Ma fille, vous avez encore perdu une campagne, le théâtre se ferme et vous n'êtes pas mariée, il nous faudra courir les villes de eau pour vous débiter.



- Hé bien chère Hubertine, comment trouvez-vous Hasenauer, quelle admirable clarinette!
- Ravissante en effet, ah si mon mari pouvait encore en pincer comme ça.



- Vous viendrez nous voir à la campagne.
- Oh! certainement... avec ça qu'on s'amuse, passe encore si on y mangent bien.



- Animal de directeur, fermer le 30 mars au moment où m... y me faisait un veil... ce sera à recommencer l'an prochain.



- ou te reverrai-je
- A Ostende au cercle des bains.
- En costume?
- Imbécile.



M. WORMS, jeune premier comique.



- C'est la dernière représentation, je ne le verrai plus, c'est bien triste.
- Il est si beau avec son nez busqué.



- On y passait des moments bien agréables au théâtre, pas vrai, mon cher lolotte.



M. HAMILTON, premier comique en tous genres.